

EUROPE

revue mensuelle

Février-Mars 1969

littérature
du
QUÉBEC



que dans des pessimismes réfléchis, curieux, toujours inquiet, aux aguets pour les autres et pour lui-même. Fils profondément de ce pays où la taille de l'homme vis-à-vis de la nature qui l'absorbe, est si contrastée, que la commune mesure en est exclue.

Il n'est pas à propos que tout le monde sache combien il fait bon dans les sacrées horreurs de ces forêts et combien on trouve de lumière du ciel dans les ténèbres de cette barbarie, nous aurions trop de monde qui y voudrait venir et nos habitations ne seraient pas capables de loger tant de gens.

(*Relations des Jésuites*, 1635)

Marthe MORISSET-BLACKBURN.

SALUT GERMAIN !

J'aurais voulu vous parler de Germain. Germain Perron, de son vrai nom, mais il signe Germain, et dessine comme un dieu. Le genre de coup de crayon qui vous fait regretter le tableau de chevalet. J'aurais voulu revoir Germain, causer, prendre des notes, vous rendre compte d'une entrevue qui se serait sûrement prolongée d'une bouteille à l'autre. Mais Germain, le petit barbu têtue, a disparu. Il était ici, non à cette taverne-là, on ne répond plus, et puis d'une rumeur à l'autre le voici sur la côte du Pacifique. Pourquoi pas ? Et puis pourquoi Germain au fait ? Parce que son cas est pathétique : il a vécu la mort du dessin, de la peinture, des galeries, des vernissages, il est allé à Paris et s'est très vite fait une belle réputation, mais il est rentré au pays parce qu'il ne cherchait pas à se dessiner une carrière ou une réputation. Il était de la trempe des Braque et des Picasso, mais cette génération fut la dernière qui boucla la boucle qui va des graffitis des cavernes aux Guernica, aux oiseaux magiques. Pourquoi Germain ? Parce qu'il a dans les veines un rêve américain, en français bien sûr, même si un graphiste parle lignes, formes, couleurs, textures, plastiques.

La situation au Québec n'est pas très différente d'ailleurs la dernière génération qui croit encore, hard edge, soft edge, aux querelles d'école a plus de trente ans. Germain en a vingt-cinq, ou à peu près. Bien sûr ils sont cinquante, et j'aurais pu en choisir un autre, Richard Lacroix ou Yves André, ou, mais à quoi bon, nous sommes en pleine Renaissance, les noms comptent moins que les œuvres. Et puis pour trouver

un autre exemple, aussi mauvais ou aussi bon que Germain, il aurait fallu que je fréquente, ces dernières années, les mini-musées que sont les galeries du centre de la ville : je n'y mets plus les pieds, c'est bien simple, depuis qu'on n'y met plus le cœur. La seule véritable recherche révolutionnaire, la seule galerie valable, dans les cinq dernières années, ce fut l'ensemble de l'Exposition universelle de Montréal, où un horrible Calder côtoyaient les affiches pop des stands de hamburgers et de hot-dogs, où le pavillon américain, conçu comme les pages de Fortune ou de Bazar voisinait avec celui du pays de Trnka, tout en artisanat de vitrine pour joliesse décadente.

Germain m'aurait dit : je viens de fabriquer quinze sculptures deux fois hautes comme toi qui sont à mi-chemin entre l'œuf et la croix. Et puis ça n'a pas d'importance car ce qui compte aujourd'hui c'est le travail de groupe, décors de théâtre ou œuvre d'art peu importe, nous possédons chacun trente-six métiers et le plâtre est aussi noble que le polythène, tu as vu les sculptures molles, et celles qu'on habite, et ce collage, et Marylyn ?

Au fond, puisque les marchands de tableaux ont tort, et qu'on est à louer des peintures d'autrefois, comme jadis on empruntait des livres à la bibliothèque, au fond... le seul véritable souci du créateur aujourd'hui dans les arts plastiques les bien nommés, c'est de composer une équipe riche et complémentaire. Mais pour quoi faire ? Pour créer des décors *sans devenir décorateurs*. On dit créer un environnement, un milieu, créer les conditions essentielles à un happening, Raoul Duguay est-il un peintre et Germain un poète ? La foule est-elle en train de créer ou de crever des ballons ? Et qu'est-ce que crever un ballon ?

Créer un décor sans devenir décorateur, importer une matière de New-York sans devenir Américain, emprunter un gris, une phrase à Paris sans devenir Français, transformer l'univers physique au même titre que le font les bull-dozers, mais au nom de la culture plus qu'en celui de la civilisation, habiter la ville, la déshabiller, nous n'avons plus besoin d'architectes de maison unifamiliales, nous n'avons plus nécessité de peintres de tableaux solitaires : tout homme peut et doit peindre, mais parmi ces hommes des groupes, des équipes entreprendront des travaux d'envergure, les uns nomme cela urbanisme, mais il faudrait trouver autre chose : urbanisme a un petit côté mettre un arbre dans un pot, il ne s'agit pas de mettre un arbre dans un pot ou une fleur à sa boutonnière : il s'agit de créer des paysages urbains qui nous ressemblent, à nous les hommes, sacrement de Calvaire de tonnerre de Brest de mille millions de tabernacles illuminés au néon ! Excusez-moi, je viens de m'emporter. C'est que Germain parle aussi mal que moi quand on décide de parler bien, c'est-à-dire juste, c'est-à-dire des signes humains, qu'ils soient à l'huile, au pastel, à l'électronique, au computer ; la généra-

tion montante de peintres et de sculpteurs québécois déborde dans le théâtre, le cinéma, le design, le lieu, le désir de créer, c'est-à-dire, par définition, dans l'envie de renverser l'ordre des choses, établi depuis deux cents ans, ou deux jours, peu importe ; ils veulent *créer*, c'est-à-dire *transformer* le monde et les hommes.

Quand je salue Germain, c'est sa génération que je salue, qui a su sortir du cul-de-sac du non-figuratif, mais aussi de celui du pop art pour bourgeoisie de l'affluence. Jadis les artistes décoraient les palais, aujourd'hui nous pouvons compter sur eux : la ville est un palais qu'ils rendront vivante, habitable, pour les Habitants, qui est le titre de gloire dont se paraient les premiers Canadiens pour se distinguer des Européens de passage. Quand Mousseau décore une discothèque il n'est pas un décorateur. Mais il reste que nous exigerons des peintres demain beaucoup plus, ce dont les professeurs des Beaux-Arts ont jamais rêvé... car ces créateurs doivent maintenant connaître les mathématiques, l'art de la lumière et celui du son, les matériaux... au fait Germain n'est pas un peintre, n'est plus un peintre ; Germain, et tous ceux-là que j'aurais aimé nommer, sont des nouveaux ingénieurs des réalités humaines.

Jacques GODBOUT.

ALFRED PELLAN

Alfred Pellan témoigne de l'attrait du Québec, et de toute l'Amérique, pour la couleur. L'exubérance règne dans la nature américaine, et sa force colorale, on le sait, atteint parfois le mauvais goût (« Il faut voir un coucher de soleil américain pour comprendre le ketchup »). D'autre part, la force reste, sur ce continent, l'une des composantes de la société. Dans ces conditions, la douceur, le camaïeu, les tons pastellisés, les « sfumati » font très peu « nouveau monde », et sur ce point Pellan ne peut ni ne veut renier ses origines, semblable en cela à tant d'autres peintres québécois : Dumouchel, Mousseau, Riopelle, Mc Ewen, Gagnon, Fortin, Letendre... Et sa couleur est un ravissement. Il la traite avec amour et avec joie, la fait suivre ses propres mots « brillante, électrique », étincelante comme pierres précieuses, explorant toutes les nouvelles possibilités de la technique : verres sertis, matières plastiques, éclairages électriques de fond. Ceci particulièrement en composition murale, dans lesquelles il est

passé maître et où sa virtuosité de palette s'allie à un bonheur de composition venu tout droit du classicisme.

C'est en effet sa composition qui relie Pellan à la peinture européenne, et sa composition seule. Il reconnaît en lui-même de fortes influences cubistes et surréalistes — il a connu et aimé les principaux membres de ces deux écoles fort construites — et la maîtrise de son orchestration constitue l'une de ses particularités, dans un pays où le lyrisme fut longtemps roi, et parfois monture débridée.

Sa technique aussi porte la marque de son continent. Elle est multiple, complexe. C'est une technologie, une mathématique en constante situation de recherche — le maître mot américain. Il dit *ce que je veux surtout c'est ne jamais me répéter et j'essaie de découvrir de nouveaux problèmes... je voudrais surtout que mes peintures soient élaborées.*

Pellan, dans sa maison de pierres sans appareil, amoureux-ment aménagée, peint lentement, reprend ses esquisses laissées durant des mois, les travaille, les abandonne encore. Il vit au rythme des anciens âges, communie avec la nature, la terre, le bois, la rivière, une chatte dont sa femme et lui ont un jour sauvé la vie ; c'est le sage, l'ancien. Un peu le Plin de la peinture québécoise. Et en même temps, libre de trouver tout à coup la nouveauté, libre de faire tout à coup la révolution, presque sans crier gare, comme un jeune loup : il a eu le mérite de révolter toute une jeunesse, il n'y a pas si longtemps, revenant de Paris, contre l'académisme des Beaux-Arts, déclenchant une véritable révolution dans l'enseignement (on en parle encore au Québec, un peu comme de la querelle d'Hernani, dans les livres d'école) ; le mérite, quelques années plus tard, d'introduire la sensualité, voire l'érotisme, en tout cas la liberté du sujet dans la peinture canadienne (une exposition à l'Hôtel de Ville de Montréal est encore, aussi, dans les mémoires) ; le mérite parfois, de faire avant les autres ce que d'autres porteront aux nues — moins l'exhibition.

Il témoigne d'un peuple jeune et traditionnel, vieux et révolutionnaire, qu'on appelle le Canada français.

Il n'a pas fait école, signe de certains grands dont l'œuvre crée un courant sans faire une mode. Il a surtout par son exemple et son seul travail donné un goût puis une poussée à presque tous ceux qui, maintenant, représentent le Québec pictural, et dont il est regrettable de ne pouvoir parler ici, faute de place. Car l'événement que constitue l'apparition sur la scène mondiale de l'art québécois mérite une longue analyse (1). Il reste que Pellan est à l'origine presque toute

(1) Je ne peux que conseiller la lecture des nombreux livres et revues d'art publiés au Québec depuis une dizaine d'années, et déplorer les jugements hâtifs issus de visites aux expositions, biennales et autres salons officiels ou non, que la critique mondiale bourgeoise utilise complaisamment pour ses péremptives et superficielles ukases. L'art québécois peut être considéré comme un art maudit, et je me demande s'il vaut mieux un simulacre de jugement que l'ignorance pure et simple. A ce compte, faudrait-il boycotter les expositions, comme complices du malentendu ? La question se pose.